

Karl Marx

Contribution
à la critique de
la philosophie du
droit de Hegel.
Introduction.

*Traduit de l'allemand et annoté
par « du mauvais côté »*

Entremonde

TITRE ORIGINAL : *Zur Kritik der Hegelschen
Rechtsphilosophie. Einleitung*

Extrait des *Annales franco-allemandes*
éditées par Arnold Ruge et Karl Marx.
Première et seconde livraison, Paris,
im Bureau der Jahrbücher/au bureau des Annales,
Rue Vanneau 22, 1844, Pages 71-85,
Imprimerie de Worms et C^{ie},
boulevard Pigale 46, février 1844

Entremonde, 2010

Contribution à la critique
de la philosophie du droit de Hegel.
Introduction.

Traduit de l'allemand
par «*du mauvais côté*»

Introduction

Pour l'Allemagne la *critique de la religion* est pour l'essentiel achevée ; or la critique de la religion est le présupposé de toute critique.

L'existence *profane* de l'erreur est compromise à partir du moment où l'on a réfuté son *oratio pro aris et focis céleste*¹. L'homme qui n'a trouvé dans la réalité imaginaire du ciel, là où il cherchait un sur homme, que le *reflet* de lui-même, ne sera plus enclin à se contenter de trouver seulement l'*apparence* de lui-même, le non-homme, là où il cherche et doit nécessairement chercher sa vraie réalité effective.

Le fondement de la critique irrégieuse, c'est : *l'homme fait la religion*, la religion ne fait pas l'homme. Et certes, la religion est la conscience de soi et le sentiment de soi de l'homme qui soit n'a pas encore pris

1. Plaidoyer pour ses autels et ses foyers, autrement dit plaidoyer *pro domo* : plaidoyer pour sa propre défense.

possession de lui-même, soit s'est déjà reperdu. Mais *l'homme*, ce n'est pas une essence abstraite qui reste assise dans son coin hors du monde. L'homme, c'est *le monde de l'homme*, l'État, la société. Cet État, cette société produisent la religion, *conscience renversée du monde*, parce qu'ils sont un *monde renversé*. La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous forme populaire, son *point d'honneur* spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément cérémoniel, sa raison universelle de consolation et de justification. Elle est la *réalisation imaginaire* de l'essence humaine, parce que *l'essence humaine* ne possède aucune vraie réalité effective. La lutte contre la religion est ainsi médiatement la lutte contre *ce monde*, dont la religion est l'*arôme* spirituel.

La misère *religieuse* est à la fois l'*expression* de la misère réelle et la *protestation* contre cette misère réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme sensible d'un monde insensible comme elle est l'esprit de situations sans esprit. Elle est l'*opium* du peuple.

Le dépassement de la religion comme bonheur *illusoire* du peuple est l'exigence de son bonheur *réel*. L'exigence de renoncer aux illusions sur son état, c'est l'*exigence de renoncer à un état de choses qui a besoin*

* Les mots entre astérisques sont en français dans le texte.

de ces illusions. La critique de la religion est donc en germe la critique de la vallée de larmes, dont la religion est l'auréole glorieuse.

La critique a arraché à la chaîne ses fleurs imaginaires non pas pour que l'homme porte alors cette chaîne sans fantaisie ni consolation, mais pour qu'il s'en débarrasse et cueille la fleur vivante. La critique de la religion déçoit l'homme afin qu'il pense, qu'il agisse et façonne sa réalité effective comme un homme désabusé parvenu à l'âge de raison : afin qu'il réoriente son mouvement autour de lui-même et donc autour de son soleil réel. La religion n'est que le soleil illusoire qui gravite autour de l'homme aussi longtemps que l'homme ne gravite pas autour de lui-même.

C'est donc le *devoir de l'histoire*, une fois disparu l'au-delà de la vérité, d'établir la vérité de ce monde d'ici-bas. Et c'est le premier *devoir de la philosophie* qui est au service de l'histoire, une fois démasquée la figure sacrée de l'aliénation humaine, de démasquer alors l'aliénation de soi sous ses figures non sacrées. La critique du ciel se change du coup en critique de la terre, la critique de la religion en critique du droit, la critique de la théologie en critique de la politique.

Le développement qui va suivre – envisagé comme une contribution à ce travail – ne renvoie pas d'emblée à l'original, mais à une copie, la philosophie allemande

de l'État et du droit, pour la simple raison qu'il se rapporte à l'*Allemagne*.

Si l'on voulait partir du *statu quo* allemand, et d'ailleurs de la seule manière appropriée, c'est-à-dire à partir de sa négation, le résultat resterait toujours un *anachronisme*. Même la négation de notre présent politique se retrouve déjà comme un fait poussiéreux dans le débarras historique des peuples modernes. Si je nie les perruques poudrées, j'ai toujours encore les perruques non poudrées. Si je nie l'état de choses allemand de 1843, je me retrouve à peine, d'après la chronologie française, en l'an 1789, mais certainement pas sous les feux brûlants de l'actualité.

Oui, l'histoire allemande se flatte d'avoir tracé au ciel de l'histoire un mouvement où aucun peuple ne l'avait précédée, pas plus qu'il n'ira la suivre : c'est que nous avons partagé les restaurations des peuples modernes, sans avoir pris part à leurs révolutions. Nous avons été restaurés, d'abord parce que d'autres peuples osaient une révolution, et ensuite, parce que d'autres peuples subissaient une contre-révolution, la première fois parce que nos maîtres avaient peur, la seconde fois parce que nos maîtres n'avaient pas peur. Et nous, nos pasteurs à notre tête, nous ne nous sommes jamais trouvés qu'une seule fois en compagnie de la liberté : au *jour de son enterrement*.

Il y a une école qui légitime l'infamie d'aujourd'hui par l'infamie d'hier, une école qui tient pour rebelle chaque cri du serf contre le knout du moment que ce knout est un knout d'âge respectable, héréditaire, un knout historique en somme ! Cette école à qui l'histoire – comme le Dieu d'Israël à son serviteur Moïse – ne consent à montrer que son *a posteriori*², c'est l'école *historique du droit*³ ; et elle aurait ainsi inventé l'histoire allemande si elle n'était elle-même une trouvaille de l'histoire allemande. Tel Shylock, mais Shylock le larbin, pour chaque livre de chair taillée dans le cœur du peuple, elle ne jure que par son reçu⁴, son récépissé historique, son certificat germano-chrétien.

De leur côté, des enthousiastes débonnaires, teuto-manes par le sang et libéraux par la réflexion, vont chercher notre histoire de la liberté au-delà de notre histoire, au fond des forêts vierges teutonnes. Mais en

2. Référence à la bible, *Exode, XXXIII, versets 17 à 23* ; où Moïse ayant demandé à dieu la faveur de le contempler de face se voit répondre : « Je te couvrirai les yeux de ma main, jusqu'à ce que je sois passé, et lorsque j'ôterai ma main, tu me verras de derrière, mais ma face ne pourra donc pas être vue. »

3. Voir *Le Manifeste philosophique de l'École historique du droit*, article de Marx paru dans la *Rheinische Zeitung* du 9 août 1842.

4. « I stay here on my bond ! » Shakespeare, *le marchand de Venise*, référence appréciée par Marx qui réintroduit cette citation dans *Zur Kritik der Politischen Ökonomie*, chap. II, *Das Geld oder die einfache Zirkulation*, puis dans le livre I du *Capital*.

quoi notre histoire de la liberté se distingue-t-elle de l'histoire de la liberté du sanglier, si on ne la rencontre que dans les forêts? En outre, tout le monde le sait : comme on pousse un cri dans la forêt, la forêt en écho le renvoie⁵. Alors, paix aux forêts vierges teutoniques !

Guerre à l'état de choses allemand ! Et sans hésitation ! Il se trouve au-dessous du niveau de l'histoire, il est au-dessous de toute critique, mais il reste un objet de la critique, comme le criminel qui se trouve au-dessous du niveau de l'humanité reste un objet du bourreau. Dans sa lutte contre cet état de choses, la critique n'est pas une passion cérébrale, elle est le cerveau de la passion. Elle n'est pas un bistouri destiné à l'anatomie, elle est une arme de guerre. Son objet est son ennemi qu'elle ne va pas chercher à réfuter, mais à anéantir. Car l'esprit de cet état de choses là est déjà réfuté. Ni en soi ni pour soi il ne constitue un objet digne de pensée, mais une existence aussi méprisable que méprisée. La critique, pour soi, n'a pas besoin de s'entendre avec elle-même sur cet objet, car elle est tout à fait au clair avec lui. Elle ne se donne plus comme fin en soi, mais seulement encore comme moyen. Son pathos essentiel est l'indignation, et son travail essentiel la dénonciation.

5. Jeu de mot sur un proverbe allemand qui se traduirait par « on reçoit toujours la monnaie de sa pièce », ou « à beau jeu, beau retour », « telle demande, telle réponse ».

C'est le moment de faire la description d'une pression étouffante de toutes les sphères sociales les unes sur les autres, d'une contrariété générale et inopérante, d'une étroitesse d'esprit qui ne se reconnaît que dans l'exacte mesure où elle s'ignore, le tout incrusté dans le cadre d'un système de gouvernement qui, vivant de la conservation de toutes ces misères, n'est lui-même rien d'autre que la *misère au gouvernement*.

Quel spectacle ! C'est la division progressant à l'infini de la société en races les plus diverses, qui se font face avec leurs petites antipathies, leur mauvaise conscience et leur médiocrité brutale, et qui en raison précisément de leur attitude équivoque et soupçonneuse entre elles, se voient toutes traitées indistinctement par leurs *maîtres*—bien que selon des formalités diverses—comme des *existences accordées à titre de concession*. Et même cela qu'elles sont *dominées, gouvernées, possédées*, il leur faut encore le reconnaître et le confesser comme une *concession du ciel* ! Et de l'autre côté de la scène, voyez ces maîtres-là, en personne, dont la grandeur est en raison inverse de leur nombre !

La critique qui s'occupe d'un tel contenu est la critique dans la *mêlée*, et dans la *mêlée* il ne s'agit pas de savoir si l'adversaire est un adversaire noble, s'il est digne de vous, si c'est un adversaire *intéressant*, il s'agit de le *frapper*. Il s'agit de ne pas laisser aux Allemands un

seul instant pour s'illusionner sur eux-mêmes ni pour se résigner. Il faut rendre l'oppression réelle plus dure encore en lui ajoutant la conscience de l'oppression, et rendre la honte plus honteuse encore en la livrant à la publicité. Il faut exposer chaque sphère de la société allemande comme la **partie honteuse** de la société allemande, il faut forcer ces rapports pétrifiés à danser enchantant devant eux leur propre mélodie ! Il faut apprendre au peuple à se *terrifier* lui-même pour lui donner du **courage**. On satisfait ainsi un besoin impérieux du peuple allemand, et les besoins des peuples sont en eux-mêmes les raisons ultimes de leur satisfaction.

Et même pour les peuples *modernes*, cette lutte contre le contenu borné du *statu quo* allemand peut ne pas manquer d'intérêt, car le *statu quo* allemand est l'*achèvement sans fard de l'*ancien régime** et l'**ancien régime** le *défaut caché de l'État moderne*. La lutte contre le présent politique allemand est la lutte contre le passé des peuples modernes qui sont encore et toujours handicapés par les réminiscences de ce passé. Il est pour eux riche d'enseignement devoir l'**ancien régime** qui a fait dans leur pays l'expérience de sa *tragédie* venir leur jouer sa *comédie* dans le rôle du revenant allemand. *Tragique* était son histoire, tant qu'il était la puissance préexistante du monde et la liberté face à lui une lubie

personnelle : en un mot, tant que lui-même croyait et devait nécessairement croire en son bon droit. Tant que l’*ancien régime* se prévalant du titre d’ordre mondial déjà là luttait contre un monde encore en devenir, il s’appuyait sur une erreur de l’histoire du monde, mais non pas sur une erreur personnelle. Et c’est pourquoi sa chute fut tragique.

Le régime allemand actuel est au contraire un anachronisme, une contradiction flagrante envers des axiomes universellement reconnus, il est la nullité de l’*ancien régime* exposée au regard du monde ; lui qui non seulement s’imagine encore croire en lui-même, mais de surcroît exige du monde qu’il partage cette folle prétention. S’il croyait à sa propre *essence*, lui faudrait-il la cacher sous l’*apparence* d’une essence étrangère et chercher son salut dans le sophisme et l’hypocrisie ? L’*ancien régime* moderne n’est plus que le *comédien* d’un ordre mondial dont les *héros réels* sont morts. L’histoire est méthodique, et elle parcourt de multiples phases pour conduire vers sa tombe une forme ancienne. La dernière phase d’une forme de l’histoire du monde est sa *comédie*. Les dieux de la Grèce, une fois déjà blessés à mort sur le mode tragique dans le Prométhée enchaîné d’Eschyle, devaient une fois encore mourir, sur le mode comique, dans les Dialogues de Lucien. Pourquoi cette démarche de l’histoire ? Pour

que l'humanité se sépare *dans la joie* de son passé. C'est cette *joyeuse* destinée historique que nous revendiquons pour les puissances politiques de l'Allemagne.

Mais dès l'instant où la réalité politique et sociale *moderne* est elle-même soumise à la critique, à l'instant donc où la critique s'élève à des problèmes vraiment humains, elle se retrouve en dehors du *statu quo* allemand : sinon elle devrait saisir son objet *au-dessous* du niveau de son objet. Exemple ! Le rapport de l'industrie, du monde de la richesse en général au monde politique est un problème capital des temps modernes. Sous quelle forme ce problème commence-t-il à préoccuper les Allemands ? Sous la forme des *droits de douane*, du *système prohibitif*, de l'*économie nationale*. La teuto-manie a migré des hommes dans la matière, et c'est ainsi qu'un beau matin nos chevaliers du coton et nos héros du fer se virent métamorphosés en patriotes. On commence ainsi à reconnaître en Allemagne la souveraineté du monopole à l'intérieur par ce biais qu'on lui décerne la *souveraineté vis-à-vis de l'extérieur*. On s'apprête donc aujourd'hui en Allemagne à commencer par là où, en France et en Angleterre, on s'apprête à en finir. Le vieil état de choses pourri contre lequel ces pays sont en état d'insurrection théorique et qu'ils ne supportent encore que comme l'on supporte des chaînes est salué en Allemagne comme la radieuse

aurore se levant sur un avenir prometteur, qui ose à peine encore passer de la théorie *listienne*⁶ à la pratique la plus brutale. Alors qu'en France et en Angleterre le problème se pose ainsi : *économie politique* ou *maîtrise de la société sur la richesse*, il s'énonce en Allemagne : *économie nationale* ou *maîtrise de la propriété privée sur la nationalité*. Il s'agit donc, en France et en Angleterre, de supprimer le monopole qui s'est avancé jusqu'à ses dernières conséquences ; il s'agit en Allemagne de progresser jusqu'aux dernières conséquences du monopole. Là, c'est la solution qui fait question, ici, on n'en est encore qu'à la collision. Voilà un exemple suffisant de la forme que prennent *en Allemagne* les problèmes modernes, un exemple bien à la hauteur de notre histoire : telle une recrue maladroite, elle n'a eu jusqu'à présent pour seule tâche que la corvée de répéter sans cesse et après coup des exercices historiques éculés.

Si donc le développement allemand *dans son ensemble* n'allait pas au-delà du développement *politique* allemand, un Allemand pourrait prendre part aux problèmes du présent tout au plus comme le peut un *Russe*. Mais si l'individu singulier n'est pas entravé par

6. Jeu de mot sur *listig*, astucieux, rusé, mais ici renvoyant aussi à F. List et à sa théorie protectionniste et frileuse, *Système national de l'économie politique* (1841), dont Marx fera une critique en 1845. Voir *À propos du système national de l'économie politique de Friedrich List*, in *Œuvre III, Philosophie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, pp. 1418-1451.

les limites de sa nation, l'ensemble de la nation n'est pas d'avantage libéré par la libération d'un seul individu. Les Scythes n'ont pas fait un seul pas en avant vers la culture grecque du fait que la Grèce compte un Scythe au nombre de ses philosophes⁷.

Par bonheur nous autres Allemands ne sommes pas des Scythes.

À l'exemple des anciens peuples qui vivaient leur préhistoire dans l'imagination, dans la *mythologie*, nous les Allemands avons vécu notre post-histoire dans la pensée, dans la *philosophie*. Nous sommes des contemporains *philosophiques* du présent, sans être ses contemporains *historiques*. La philosophie allemande est le *prolongement idéalisé* de l'histoire allemande. Si donc plutôt que de critiquer les **œuvres incomplètes** de notre histoire réelle, nous nous mettons à critiquer les **œuvres posthumes** de notre histoire idéale, la *philosophie*, d'un coup notre critique se retrouve en plein milieu des questions dont le présent dit : *That is the question*. Ce qui chez les peuples avancés est conflit *pratique* avec l'ordre politique moderne des choses, cela chez les Allemands où cet état de choses n'a même encore jamais existé, est par priorité empoignade *critique* avec le reflet philosophique de cet état de choses.

7. Il s'agit d'Anacharsis.

La *philosophie allemande du droit et de l'État* est la seule *histoire allemande* qui se tienne *al pari*⁸ avec le présent moderne *officiel*. Le peuple allemand est donc bien forcé d'intégrer cette histoire rêvée qui est la sienne à l'état de choses en vigueur autour de lui; et de soumettre à la critique non seulement cet état de choses existant, mais aussi et dans le même mouvement son prolongement abstrait. Son avenir ne peut se *limiter* ni à la négation immédiate de sa situation juridique et politique réelle, ni à la mise à exécution immédiate de sa situation juridique et politique idéale: car il possède dans sa situation idéale la négation immédiate de sa situation réelle; et quant à la mise à exécution immédiate de sa situation idéale, il y a déjà et plus d'une fois *survécu* tant bien que mal en observant les peuples voisins. C'est donc à bon droit que le parti politique *pratique* réclame en Allemagne la *négation de la philosophie*. Là où il a tort, ce n'est pas de formuler cette exigence, mais d'en rester à cette exigence qu'il ne met ni ne peut mettre sérieusement à exécution. Il croit accomplir cette négation-là par le simple fait de tourner le dos à la philosophie et de marmonner à son propos quelques phrases agacées et banales, en détournant la tête. L'étroitesse de son horizon ne lui permet pas de compter la philosophie elle aussi dans

8. Au même niveau que.

le cercle de la réalité effective *allemande* ; voire même, il se l'imagine *au-dessous* de la praxis allemande et des théories dont elle se sert. Vous demandez que l'on se fixe comme point de départ des *germes de vie réels*, mais vous oubliez que le germe de vie réel du peuple allemand n'a jusqu'à présent poussé que sous son *crâne*. En un mot : *vous ne pouvez supprimer la philosophie sans la réaliser*.

C'est la même faute, juste avec *inversion* des facteurs, que commit le parti politique *théorique* qui remonte à la philosophie.

Il n'a aperçu dans la lutte actuelle *que la lutte critique de la philosophie contre le monde allemand*, il n'a pas eu l'idée que la *philosophie jusqu'ici* appartient elle-même à ce monde dont elle est le *complément*, ne serait-ce qu'idéal. Critique à l'égard de son adversaire, il resta non critique vis-à-vis de lui-même en partant des *présupposés* de la philosophie, pour, ou bien s'en tenir aux résultats qu'elle donnait déjà, ou bien donner des exigences et des résultats obtenus ailleurs pour des exigences et résultats immédiats de la philosophie : alors même qu'on ne saurait au contraire les obtenir – à supposer qu'ils soient fondés – que par la *négation de la philosophie telle qu'elle a été jusqu'à ce jour*, par la négation de la philosophie en tant que philosophie. Nous nous réservons de donner une description plus

détaillée de ce parti. Son défaut fondamental se réduit à ceci : *Il croyait pouvoir réaliser la philosophie sans la supprimer.*

La critique de la *philosophie allemande de l'État et du droit*, de celle qui a reçu de *Hegel* sa forme ultime, la plus riche et la plus conséquente, présente un double caractère : elle est tout aussi bien l'analyse critique de l'État moderne et de la réalité effective en connexion avec lui, que la négation catégorique de tout le *mode de conscience politique et juridique allemande* existant jusqu'à maintenant : et dont l'expression la plus remarquable, la plus universelle, et qui a su s'élever au rang de *science*, est précisément la *philosophie spéculative du droit* elle-même. En Allemagne seulement pouvait se développer la philosophie spéculative du droit, ce *mode* abstrait et effréné de *penser* l'État moderne dont la réalité effective demeure un au-delà même si cet au-delà se trouve tout bonnement au-delà du Rhin : à l'inverse, la représentation *allemande* de l'État moderne, celle qui fait abstraction de l'*homme réel*, n'était elle aussi possible que parce que et pour autant que l'État moderne lui-même fait abstraction de l'*homme réel* ; ou qu'il ne satisfait *tout* l'homme que d'une façon imaginaire. Les Allemands ont en politique *pensé* ce que les autres peuples ont *fait*. L'Allemagne était leur *conscience morale théorique*. L'abstraction et

la démesure de son penser ont toujours accompagné l'unilatéralité et l'état de subordination propres à leur réalité effective⁹. Si donc le *statu quo* propre à l'essence allemande de l'État exprime l'*ancien régime*, l'écharde enfoncée dans la chair de l'État moderne *dans toute sa perfection*, de son côté le *statu quo* de la science allemande de l'État exprime l'État moderne *dans toute son imperfection*, la pourriture de sa chair même.

Du seul fait qu'elle est l'adversaire déclaré du mode de conscience politique allemande qui a prévalu jusqu'ici, la critique de la philosophie spéculative du droit ne disperse pas ses développements en elle-même, mais les dirige vers des *problèmes* pour la solution desquels il n'y a qu'un moyen : la *praxis*.

La question est alors : l'Allemagne peut-elle réussir à avoir une *praxis* qui soit *à la hauteur des principes*, c'est-à-dire parvenir à une *révolution* qui ne se contente pas de la hisser au *niveau officiel* des peuples modernes, mais jusqu'à la *hauteur humaine* qui sera le très proche avenir de ces peuples ?

Il est évident que l'arme de la critique ne saurait remplacer la critique des armes : la violence matérielle

9. «Untersetztheit» est plutôt difficile à traduire : inachèvement, imperfection (c'est l'idée, reprise plus bas, par Unvollendung), assujettissement, sujétion, abaissement, dépendance ; il est bien évident qu'ici l'Untersetztheit de la réalité effective des autres peuples répond à l'Überhebung de la pensée allemande.

doit nécessairement être renversée par la violence matérielle ; mais la théorie elle aussi devient violence matérielle dès qu'elle saisit les masses. La théorie est capable de saisir les masses dès qu'elle argumente *ad hominem*, et elle argumente *ad hominem* dès qu'elle devient radicale. Être radical, c'est saisir la chose à la racine. Mais la racine, pour l'homme, c'est l'homme lui-même. La preuve évidente du caractère radical de la théorie allemande, et donc de son énergie pratique, c'est qu'elle prend pour point de départ la suppression catégorique et *positive* de la religion. La critique de la religion s'achève avec cet enseignement que *l'homme est pour l'homme l'essence suprême*, et donc avec *l'impératif catégorique de renverser tous les rapports* où l'homme est en son essence humilié, asservi, abandonné, méprisable. Rapports que l'on ne peut mieux décrire que par l'exclamation de ce Français à propos d'un projet d'impôt sur les chiens : Pauvres chiens ! On veut vous traiter comme des hommes !

Même d'un point de vue historique, l'émancipation théorique a pour l'Allemagne une signification pratique spécifique. Le passé *révolutionnaire* de l'Allemagne est bel et bien théorique, c'est la *Réforme*. Comme autrefois dans le cerveau du *moine*, c'est aujourd'hui dans le cerveau du *philosophe* que commence la révolution.

Luther a certainement vaincu la servitude par *dévotion*, mais parce qu'il l'a remplacée par la servitude par *conviction*. Il a brisé la foi en l'autorité, parce qu'il a restauré l'autorité de la foi. Il a transformé les clercs en laïcs parce qu'il a transformé les laïcs en clercs. Il a libéré l'homme de la religiosité qui lui était extérieure parce qu'il a fait de la religiosité le caractère intérieur de l'homme. Il a émancipé le corps de ses chaînes parce qu'il en a chargé le cœur.

Si toutefois le protestantisme n'était pas la vraie solution, c'était du moins la vraie position du problème. La question n'était plus désormais la lutte du laïc contre le *clerc extérieur à lui* mais sa lutte contre son *propre clerc intérieur*, contre sa *nature cléricale*. Et si la métamorphose protestante des laïcs allemands en clercs a émancipé ces papes laïcs, les *princes* avec tout leur clergé, privilégiés et philistins, la métamorphose philosophique des Allemands cléricaux en hommes viendra émanciper le *peuple*. Mais tout comme l'émancipation ne s'arrêtera pas aux princes, la *sécularisation* des biens ne se limitera pas davantage à la *spoliation des églises*, surtout telle que l'a mise en œuvre la Prusse hypocrite. Jadis la guerre des paysans, le fait le plus radical de toute l'histoire allemande, s'est brisée sur la théologie. Aujourd'hui où la théologie à son tour fait naufrage, c'est le fait le moins libre de l'histoire

allemande, notre *statu quo*, qui va venir se fracasser sur la philosophie. À la veille de la Réforme, l'Allemagne officielle était la servante la plus soumise de Rome. À la veille de sa révolution, elle est le commis aux ordres de ces moins que Rome, de la Prusse et de l'Autriche, de hobereaux et de philistins.

Une difficulté capitale semble toutefois surgir pour s'opposer à une révolution allemande *radicale*.

C'est que les révolutions ont besoin d'un élément *passif*, d'un fondement *matériel*. La théorie n'est jamais réalisée dans un peuple que dans la mesure où elle est la réalisation de ses besoins. La fracture gigantesque qui sépare les exigences de la pensée allemande des réponses que peut lui apporter la réalité effective de l'Allemagne, aura-t-elle pour pendant une même fracture entre la société civile et l'État, et au sein de la société civile elle-même ? Les besoins théoriques vont-ils être des besoins immédiatement pratiques ? Il ne suffit pas que la pensée se presse vers sa réalisation, il faut encore que la réalité effective elle-même se presse vers la pensée.

Mais l'Allemagne n'a pas gravi en même temps que les peuples modernes les degrés intermédiaires de l'émancipation politique. Même les degrés qu'elle a franchis théoriquement, elle ne les a pas encore atteints pratiquement. Comment devrait-elle, d'un seul *salto*

*mortale*¹⁰, sauter non seulement pardessus ses propres barrières mais aussi dans le même élan par-dessus celles des peuples modernes : celles qu'elle doit en réalité nécessairement éprouver et se donner comme but, en vue de se libérer de ses propres limites réelles ? Une révolution radicale ne peut être que la révolution de besoins radicaux, dont semblent précisément faire ici défaut les conditions préalables comme le lieu où ils pourraient naître.

Mais si l'Allemagne n'a accompagné le développement des peuples modernes que par la seule activité abstraite de son penser, sans prendre de part active aux luttes réelles liées à ce développement, elle a par ailleurs partagé les *souffrances* qui accompagnent ce développement sans en partager les plaisirs ni la satisfaction partielle qu'il procure. À l'activité abstraite ici correspond là la souffrance abstraite. L'Allemagne va donc se retrouver un beau matin au niveau de la déchéance européenne avant même de s'être jamais trouvée au niveau de l'émancipation européenne. On pourra la comparer à un *adorateur de fétiches* qui se languit des maladies du christianisme.

Que l'on considère tout d'abord les *gouvernements allemands*, et l'on s'apercevra qu'ils sont poussés par les circonstances de l'époque, par la situation de l'Alle-

10. Saut périlleux.

magne, par le point de vue de la culture allemande, et enfin par l'heureux instinct qui leur est propre, à combiner les *défauts civilisés* du *monde politique moderne*, dont nous ne partageons pas les bénéfiques, avec les *défauts barbares* de l'**ancien régime**, dont nous jouissons sans partage. Si bien que l'Allemagne se voit forcée de participer toujours davantage sinon à la raison, du moins à la déraison qui régit des types d'État situés même bien au-delà de son *statu quo*. Y a-t-il par exemple un seul autre pays au monde pour partager si naïvement toutes les illusions sur l'essence constitutionnelle de l'État sans en partager les réalités, que l'Allemagne soi-disant constitutionnelle ? Ou encore, ne fallait-il pas que ce soit nécessairement en Allemagne qu'une idée subite gouvernementale¹¹ associe les supplices de la censure aux supplices des lois françaises de septembre¹² qui elles présupposent la liberté de la presse ! De même qu'on retrouvait dans le panthéon romain les *dieux* de toutes les nations, de même retrouvera-t-on dans le Saint Empire Romain

11. Celle du gouvernement de Prusse, instructions du 24 décembre 1841, qui fournit à Marx la matière de son premier article, *Remarques sur les plus récentes instructions sur la censure en Prusse*, écrit en 1842 et édité en Suisse dans les *Anekdotia* (publiées par Ruge) en 1843.

12. Les lois de septembre 1835, initiées par le ministre Thiers et qui limitaient sévèrement la liberté de la presse après l'attentat manqué du 28 juillet contre le roi Louis-Philippe.

Germanique les *péchés* de toutes les formes d'État. Que cet éclectisme se prépare à atteindre une magnitude jusqu'ici insoupçonnée, l'assurance nous en est notamment donnée par la **gourmanderie** politico-esthétique d'un roi allemand¹³ qui se propose de jouer à la fois tous les rôles de la royauté : la féodale et la bureaucratique, l'absolue et la constitutionnelle, l'autocratique et la démocratique ; et si ce n'est en la personne du peuple, du moins en sa *propre* personne, si ce n'est à l'usage du peuple, du moins à son *propre* usage. *L'Allemagne comme défaut du présent politique qui s'est constitué en un monde à part* ne pourra pas renverser ses barrières spécifiquement allemandes sans renverser les barrières universelles du présent politique.

Ce n'est pas la révolution *radicale* qui est un rêve utopique pour l'Allemagne, ni l'émancipation *humaine universelle*, mais bien plutôt la révolution partielle, *uniquement* politique, la révolution qui laisserait debout les piliers de la maison. Sur quoi repose une révolution partielle, qui ne serait que politique ? Sur ceci qu'une *partie de la société civile* s'émancipe et prend le contrôle de l'*ensemble*, qu'une classe déterminée entreprend, à partir de sa *situation particulière*, l'émancipation générale de la société. Cette classe libère la société

13. Friedrich Wilhelm IV de Prusse (1795-1861), dit « le roi romantique ».

toute entière, mais à cette seule condition préalable que la société toute entière se trouve dans la situation de cette classe, que par exemple elle possède argent et culture ou qu'il ne dépende que de sa volonté de pouvoir en acquérir.

Aucune classe de la société civile ne peut jouer ce rôle si elle ne provoque pas en elle-même et dans la masse un moment d'enthousiasme, un moment dans lequel elle fraternise et fusionne avec la société en général, où elle se confond avec elle et où elle est ressentie et reconnue comme *représentant général* de cette société ; un moment où ses revendications et ses droits sont en vérité les revendications et les droits de la société elle-même, un moment où elle est réellement et effectivement tête sociale et cœur social. Ce n'est qu'au nom des droits généraux de la société qu'une classe particulière peut se prévaloir de la domination générale. Pour prendre d'assaut cette position émancipatrice et, de là, exploiter politiquement toutes les sphères de la société dans le seul intérêt de sa propre sphère particulière, énergie révolutionnaire et sentiment intellectuel de sa propre dignité à eux seuls ne suffisent pas. Pour que la *révolution d'un peuple* et l'*émancipation d'une classe particulière* de la société civile coïncident, pour qu'un état passe à *lui tout seul* pour l'état de la société toute entière, il faut nécessairement qu'en retour tous

les défauts de la société se retrouvent concentrés en une autre classe, et pour cela il faut nécessairement qu'un état déterminé soit l'état du scandale universel, qu'il incarne la limitation universelle ; il faut donc nécessairement qu'une sphère sociale particulière passe pour le *flagrant délit* de toute la société, si bien que se libérer de cette sphère apparaît comme libération universelle. Pour qu'un état à lui tout seul soit **par excellence** l'état de la libération, il faut nécessairement qu'en retour un autre état soit l'état ouvertement déclaré de l'asservissement. La signification d'universel négatif qui a été donnée à la noblesse et au clergé français a conditionné la signification d'universel positif pour la classe qui se trouvait être leur voisine et leur antagoniste les plus immédiats, la *bourgeoisie*.

Mais en Allemagne, ce n'est pas seulement de la conséquence, du mordant, du courage, de l'absence de scrupules qui font défaut à chaque classe prise en particulier pour lui permettre de prétendre au titre de représentant négatif de la société. Ce qui manque tout autant à chaque état, c'est cette grandeur de l'âme capable de s'identifier, ne serait-ce qu'un moment, avec l'âme du peuple, ce génie qui anime la force matérielle pour la tourner en puissance politique, cette audace révolutionnaire qui lance insolemment à l'adversaire ces paroles frondeuses : *Je ne suis rien et je devrais être*

tout. Le fonds de commerce principal de la morale et de l'honnêteté allemandes, non seulement des individus mais aussi des classes, c'est bien plutôt cet *égoïsme modeste* qui fait valoir son étroitesse et permet qu'on s'en prévale contre lui. Ce qui rend le rapport des diverses sphères de la société allemande entre elles non pas dramatique, mais épique. Chacune d'elles commence par s'éprouver elle-même et se placer à côté des autres avec ses prétentions particulières, non pas à partir du moment où elle subit une pression mais dès que les circonstances du moment et sans qu'elle y soit pour rien créent une couche sociale, sur laquelle elle va pouvoir à son tour faire pression. Même le *sentiment moral de soi propre à la classe moyenne allemande* ne repose que sur la conscience qu'elle a d'être la représentante universelle de la médiocrité triviale de toutes les autres classes. Il n'y a donc pas que les rois allemands pour accéder au trône **mal à propos** : chaque sphère de la société civile n'est pas en reste pour faire l'expérience de sa défaite avant d'avoir célébré sa victoire, pour développer encore ses propres limites avant même d'avoir franchi celles auxquelles elle devait déjà faire face, pour faire valoir son essence mesquine avant d'avoir pu faire valoir son essence généreuse ; si bien que même l'occasion de jouer un grand rôle est toujours passée avant même d'avoir été là, si bien que chaque

classe dès qu'elle engage la lutte contre la classe qui se trouve au-dessus d'elle est encore empêtrée dans sa lutte contre celle qui est au-dessous. En fonction de quoi les princes se retrouvent en lutte contre la royauté, le bureaucrate contre la noblesse, et le bourgeois contre eux tous à la fois, tandis que le prolétaire entame déjà sa lutte contre le bourgeois. À peine la classe moyenne ose-t-elle saisir la pensée de l'émancipation de son propre point de vue que déjà le développement des états sociaux comme le progrès de la théorie politique montrent qu'il faut tenir ce point de vue lui-même pour suranné, ou à tout le moins pour problématique.

En France il suffit d'être quelque chose pour vouloir être tout. En Allemagne il faut n'être rien sous peine de devoir renoncer à tout. En France, l'émancipation partielle est le fondement de l'émancipation universelle. En Allemagne, c'est l'émancipation universelle qui est *conditio sine qua non* de toute émancipation partielle. En France c'est la réalité effective de la libération graduelle qui doit nécessairement mettre au monde la liberté totale, en Allemagne c'en est l'impossibilité. En France chaque classe du peuple est *idéaliste en politique* et s'éprouve d'abord non en tant que classe particulière, mais comme représentant des besoins sociaux en général. Le rôle de l'*émancipateur* passe alors successivement en un mouvement dramatique

aux diverses classes du peuple français, pour échoir finalement à la classe qui réalise la liberté sociale : non plus en prenant pour présupposé certaines conditions extérieures aux hommes et pourtant produites par la société des hommes, mais bien plutôt en organisant toutes les conditions de l'existence humaine à partir du présupposé de la liberté sociale. En Allemagne au contraire, ce pays où la vie pratique est tout autant dénuée d'esprit que la vie intellectuelle est dénuée de sens pratique, aucune classe de la société civile n'a ni le besoin ni la capacité de l'émancipation universelle, et ce tant qu'elle n'y est pas contrainte par sa situation *immédiate*, par la nécessité *matérielle*, par le poids de ses *chaînes elles-mêmes*.

Où se trouve alors la possibilité *positive* de l'émancipation allemande ?

Réponse : dans la formation d'une classe qui porte des *chaînes radicales*, d'une classe de la société civile qui n'est pas une classe de la société civile ; dans la formation d'un état qui est la dissolution de tous les états existants, d'une sphère qui possède un caractère universel du fait de ses souffrances universelles et qui ne revendique aucun *droit particulier* parce qu'elle n'est victime d'aucune *injustice particulière*, mais bien de l'*injustice sans phrase* ; qui ne peut plus en appeler à un titre *historique* mais seulement à titre *humain* ;

qui ne se dresse pas pour une opposition momentanée avec les conséquences de l'essence allemande de l'État, mais en une opposition de tous les moments avec les présupposés de cette essence ; une sphère enfin qui ne peut s'émanciper sans s'émanciper de toutes les autres sphères de la société et du coup les émanciper toutes ; en un mot : qui est la *perte totale* de l'homme et ne peut donc se reconquérir elle-même que par la *reconquête totale de l'homme*. Cette dissolution de la société considérée comme un état particulier de la matière sociale, c'est le *prolétariat*.

Le prolétariat ne commence son devenir en Allemagne qu'avec l'irruption du mouvement *industriel*. Ce qui constitue en effet le prolétariat, ce n'est pas la pauvreté qui *pousse à l'état naturel*, mais bien la *pauvreté artificiellement produite* : non pas la masse humaine que fait naître mécaniquement et qu'écrase la pesanteur de la société, mais celle qui surgit de la *dissolution accélérée* de la société, principalement de la dissolution de la classe moyenne ; même si, bien entendu, les produits de la pauvreté naturelle et du servage germano-chrétien à leur tour rejoignent progressivement les rangs de ce prolétariat.

Quand le prolétariat met à l'ordre du jour la *dissolution de l'ordre mondial en place jusqu'à présent*, il n'énonce rien d'autre que le *secret de sa propre existence*

immédiate, car il est la dissolution de fait de cet ordre mondial. Quand le prolétariat exige la *négation de la propriété privée*, il ne fait qu'élever en principe de la société ce que la société a élevé en principe pour lui, ce qui est déjà et malgré lui incarné en lui : le résultat négatif de cette société. Le prolétaire se trouve dès lors, par rapport au monde en devenir, avec le même droit que celui du *roi allemand* par rapport au monde déjà devenu, qui nomme le peuple *son* peuple tout comme il nomme le cheval *son* cheval. Le roi, en définissant le peuple comme sa propriété privée, ne dit pas autre chose que : le propriétaire privé est roi.

Comme la philosophie trouve ses armes *matérielles* dans le prolétariat, le prolétariat trouve lui ses armes *intellectuelles* dans la philosophie. Et dès l'instant où l'éclair de la pensée frappera les tréfonds de ce sol populaire encore vierge, l'émancipation qui change les *Allemands* en *hommes* sera menée à son terme.

Résumons le résultat :

La seule libération de l'Allemagne possible *dans la pratique* est sa libération au point de vue de *cette* théorie qui démontre que l'homme est l'essence suprême de l'homme. En Allemagne, s'émanciper du *Moyen-Âge* n'est possible que comme émancipation simultanée des dépassements *partiels* déjà obtenus sur le *Moyen-Âge*. En Allemagne, on ne peut briser *aucun* type de servitude

sans briser *tout* type de servitude. L'Allemagne qui va *au fond des choses* ne peut rien révolutionner sans le révolutionner *de fond en comble*. L'*émancipation de l'Allemand* c'est l'*émancipation de l'homme*. La tête de cette émancipation est la *philosophie*, et son *cœur* le *prolétariat*. La philosophie ne peut pas se réaliser sans la suppression du prolétariat, le prolétariat ne peut pas se supprimer sans la réalisation de la philosophie.

Si toutes les conditions internes sont remplies, le jour de la *résurrection allemande* sera annoncé par le *cri retentissant du coq gaulois*.

Zur Kritik der Hegelschen
Rechtsphilosophie.
Einleitung.

Fac-similé de l'édition originale :
Paris, 1844

